

Alors je vous préviens que je *lis*. Vous comprendrez après pourquoi, je l'explique à l'intérieur.

La troisième, c'est le titre. La troisième, « elle revient, c'est toujours la première », comme dit Gérard de Nerval². Y objecterons-nous que ça fasse *disque* ? Pourquoi pas, si ça *dit ce que*.

Encore faut-il, ce *dit ce que*, l'entendre, ce quelque chose que le *disque ourdrome*.

Si j'injecte ainsi un bout de plus d'onomatopée dans lalangue, ce n'est pas qu'elle ne soit en droit de me retoquer : qu'il n'y a pas d'onomatopée qui déjà ne se spécifie de son système phonématique, à lalangue.

Vous savez que pour le français, Jakobson l'a calibré. C'est grand comme ça ! Autrement dit, que c'est d'être du français que *le disque ourdrome*, je tempère ça à remarquer que *ourdrome* est un ronron qu'admettraient d'autres lalangues, si j'agréé bien de l'oreille à telle de nos voisines géographiques – et que ça nous sort naturellement du jeu de la matrice, celle de Jakobson, celle que j'en spécifiais à l'instant.

Bon ! Comme il ne faut pas que je parle trop longtemps, je vous passe un truc...

Ça me donne l'occasion simplement, *c'tour d'Rome*, de mettre la voix sous la rubrique des quatre objets dits par moi *petit a*, c'est-à-dire de la revider de la *substance* qu'il pourrait y avoir dans le bruit qu'elle fait ; c'est-à-dire la remettre au compte de l'opération signifiante, celle que j'ai spécifiée des effets dits de métonymie. De sorte qu'à partir de là, la voie (si je puis dire) la voie est libre, libre d'être autre chose que substance.

*

Voilà. Mais c'est une autre délinéation que j'entends pointer en introduisant ma « troisième ». L'onomatopée là qui m'est venue d'une façon un peu personnelle me favorise – touchons du bois – me favorise de ce que le ronron, c'est sans aucun doute la jouissance du chat. Que ça passe par son larynx ou ailleurs, moi j'en sais rien, quand je les caresse ça a l'air d'être de tout

1 Conférence prononcée le 11 janvier 1974, 7^{ème} Congrès de l'École freudienne de Paris à Rome. Texte non revu par Lacan. Une transcription est parue dans les *Lettres de l'École freudienne*, 1975, n° 16, pp. 177-203.

2 G. de NERVAL, Les Chimères (18454) :

La Treizième revient... C'est encor la première ;
Et c'est toujours la seule, ou c'est le seul moment ;
Car es-tu reine, ô toi ! la première ou dernière ?
Es-tu roi, toi le seul ou le dernier amour ?...
Aimez qui vous aima du berceau dans la bière ;
Celle que j'aimai seul m'aime encor tendrement :
C'est la mort, ou la morte... O délice ! ô tourment !
La rose qu'elle tient, c'est la Rose trémière.
Sainte Napolitaine aux mains pleines de feux,
Rose au cœur violet, fleur de sainte Gudule :
As-tu trouvé ta croix dans le désert des cieus ?
Roses blanches, tombez ! vous insultez nos dieux,
Tombez, fantômes blancs, de votre ciel qui brûle :
– La sainte de l'abîme est plus sainte à mes yeux.

le corps. Et c'est ce qui me fait entrer à ce dont je veux partir – je pars de là, ça ne vous donne pas forcément la règle du jeu, mais ça viendra après.

Je pense donc se jouit

Ah ? Ça rejette le « *donc* (usité hein, qui se dit) *je s'ouïs* ».

Bon, je fais un petit badinage là-dessus. « Rejeter » hein, si c'est à entendre comme ce que j'ai dit de la forclusion, que rejeter le « je s'ouïs », ça reparait dans le réel, ça pourrait passer pour un défi à mon âge... à mon âge où depuis trois ans, comme on dit ça aux gens à qui on veut l'envoyer dans les dents, depuis trois ans, Socrate était mort ! Mais même si je défuntais à la suite, ça pourrait bien m'arriver, c'est arrivé à Lévi-Strauss³, comme ça, à la tribune...

Descartes n'a jamais entendu à propos de son « je s'ouïs » dire qu'il jouissait de la vie. Ce n'est pas ça du tout. Quel sens ça a, son *je s'ouïs* ? Exactement mon sujet à moi, le « je » de la psychanalyse.

Naturellement, il savait pas, le pauvre, il savait pas, ça va de soi, il faut que je lui interprète : c'est un *symptôme*.

Car *de quoi* est-ce qu'il pense avant de conclure qu'il « *suit* » ?

La musique de l'Être, sans doute ? Il pense, il pense du savoir de l'École dont les Jésuites, ses maîtres, lui ont rebattu les oreilles, et il constate que c'est léger. Ce serait meilleur tabac, c'est sûr, s'il se rendait compte que son savoir va bien plus loin qu'il ne croit à la suite de l'École, qu'il y a de l'eau dans le gaz, si je puis dire, et du seul fait qu'il parle.

Car parler... car parler, d'la langue il a un inconscient, hein ! et paumé, comme tout un chacun qui se respecte. Ce que j'appelle un savoir

- impossible à rejoindre pour le sujet,
- alors que lui, le sujet, il n'y a qu'un signifiant, seulement, qui le représente auprès de ce savoir. C'est un représentant, si je puis dire, de commerce avec ce savoir – constitué pour Descartes, comme c'est d'usage à son époque, de son insertion dans le discours où il est né, c'est-à-dire le discours, *discours* que j'appelle *du Maître*, le discours du nobliau.

C'est bien pour ça qu'il en sort pas, avec son *je pense donc je s'ouïs*.

C'est quand même mieux que ce que dit Parménide. Ouais ! L'opacité là de la conjonction du $\nu\omicron\epsilon\tilde{\iota}\nu$ et de l' $\epsilon\tilde{\iota}\nu\alpha\iota$ ⁴ ... Il en sort pas, hein ! ce pauvre Platon, il en sort pas. Parce que, s'il n'y avait pas lui, qu'est-ce qu'on saurait de Parménide ? Mais ça n'empêche pas qu'il en sort pas, et que s'il ne nous transmettait pas l'hystérie géniale de Socrate, ben, qu'est-ce qu'on en tirerait ?

3 Sic. Il s'agit bien sûr de Merleau-Ponty.

4 PARMENIDE, Diels B III, τὸ γὰρ αὐτὸ νοεῖν ἐστὶν τε καὶ εἶναι, *Les Présocratiques*, La Pléiade, p.258 « C'est le même que de penser et être ».

Moi, je me suis échiné là pendant ces pseudo-vacances, je me suis échiné sur *Le sophiste*. Je dois être trop sophiste, probablement, pour que ça m'intéresse. Il doit y avoir là quelque chose à quoi je suis bouché, j'apprécie pas. Il nous manque des trucs pour apprécier, enfin, il nous manque de savoir ce qu'était le sophiste à cette époque, il nous manque le poids de la chose

Allez, revenons au sens du *j'souis*. C'est pas simple, hein ! ce qui dans la grammaire traditionnelle se met au titre de la conjugaison d'un certain verbe *être*...

- Pour le latin, alors là tout le monde s'en aperçoit, que *fui* (comme on dit en Italie, hein !) ne fait pas somme avec *sum* (comme on dit aussi ici⁵).
- Sans compter le reste du bric-à-brac. Bon, enfin je vous en passe, je vous passe tout ce qui est arrivé quand les sauvages, là, les Gaulois se sont mis à avoir à se tirer d'affaire avec ça. Ils ont fait glisser le *est* du côté du *stat*. Ils sont pas les seuls, d'ailleurs. En Espagne, je crois – je crois – je crois que ça a été le même truc. Enfin la linguisterie se tire de tout ça comme elle peut. Je ne m'en vais pas maintenant vous répéter ce qui fait les dimanches de nos études classiques...

Il n'en reste pas moins qu'on peut, on peut se demander de quelle chaire... ces êtres – qui sont d'ailleurs des êtres de mythe, ceux dont j'ai mis le nom là : les Undeux-européens, on les a inventés exprès, enfin, c'est des « mythes » – qu'est-ce qu'ils pouvaient mettre dans la copule (ce qui, partout ailleurs que dans nos langues, c'est simplement n'importe quoi, enfin, qui sert de copule) ?

Enfin, quelque chose comme la préfiguration du Verbe incarné ?

On dira ça ici, hein ! Ça me fait suer, enfin, n'est-ce pas. On a cru me faire plaisir en me faisant venir à Rome, je ne sais pas pourquoi. Il y a trop de locaux pour l'Esprit Saint !

Qu'est-ce que l'Être a de *suprême* ? Si ce n'est par cette copule...

Enfin, je me suis amusé à y interposer ce qu'on appelle des *personnes*. Ça, ça foire à être.

- Mais enfin, j'ai trouvé un machin qui m'a amusé, comme ça : *m'es-tu-me. M'es-tu me ?* Ça permet de s'embrouiller : *m'aimes-tu, mmh ?* En réalité c'est le même truc, c'est l'histoire du message que chacun reçoit sous sa forme inversée. Je dis ça depuis très longtemps et ça a fait rigoler. À la vérité, c'est à Claude Lévi-Strauss que je le dois. Il s'est penché vers une excellente amie, qui est sa femme, qui est Monique pour l'appeler par son nom, et il lui a dit, à propos de ce que j'exprimais, que c'était ça : que chacun recevait son message sous une forme inversée. [C'est] Monique qui me l'a répété. Je pouvais pas trouver de formule plus heureuse pour ce que je voulais dire juste à ce moment-là ! Enfin, c'est quand même lui qui me l'a refilée. Vous voyez, je prends mon bien où je le trouve.
- Bon, alors je passe sur les autres temps, enfin, sur l'*étayage* de l'imparfait. J'étais... ah, qu'est-ce que tu *étaies* ?

5 italien : *sono*.

- Et puis le reste. Passons, parce qu’il faut que j’avance. Le subjonctif, c’est marrant : *qu’Il soit* – comme par hasard !

Descartes, lui, ne s’y trompe pas, hein ! : *Dit-eu*, c’est le dire. Il voit très bien que *Di(eu)re*, c’est ce qui fait *être* la vérité, ce qui en décide – à sa tête ! Il suffit de *Di(eu)re* comme moi. C’est la vérité, pas moyen d’y échapper. Si *Di(eu)re* me trompe, tant pis, c’est la vérité par le décret du *Di(o)re*, la vérité en or.

Bon, passons ! Parce que je fais là, comme ça, juste à ce moment-là quelques remarques à propos des gens comme ça qui ont trébuché la critique, là de l’autre côté du Rhin, pour finir par baiser le cul d’Hitler. Ça me fait grincer des dents.

*

Alors, le symbolique, l’imaginaire... et le réel (ça, c’est le numéro un). L’inouï, c’est que ça ait pris du sens, et pris du sens rangé comme ça. Dans les deux cas, c’est à cause de moi, ce que j’appelle le vent, le vent que... le vent dont on sent que moi je ne peux même plus le prévoir, le vent dont on gonfle ses voiles à notre époque.

Car c’est évident, ça n’en manque pas, de sens, au départ. C’est en ça que consiste la pensée : que des mots introduisent dans le corps quelques représentations imbéciles, voilà, vous avez le truc, vous avez là l’imaginaire, et qui en plus nous rengorge (ça ne veut pas dire qu’il nous rend gorge, non...), il nous redégueule quoi ? Comme par hasard une *vérité*, une vérité de plus. C’est un comble ! Que le sens se loge en lui nous donne du même coup les deux autres *comme sens*. L’idéalisme, dont tout le monde a répudié comme ça l’imputation, l’idéalisme est là-derrrière (les gens ne demandent que ça, ça les intéresse), vu que la pensée, c’est bien ce qu’il y a de plus crétinisant, à agiter le grelot du sens.

Comment vous sortir de la tête l’emploi philosophique de mes termes, c’est-à-dire l’emploi *or-du-rier*, quand d’autre part faut bien que ça entre ?

Mais ça vaudrait mieux que ça entre ailleurs. Vous vous imaginez que la pensée, ça se tient dans la cervelle. Je vois pas pourquoi je vous en dissuaderais. Moi, je suis sûr – je suis sûr, comme ça, c’est mon affaire – que ça se tient dans les peauciers du front, chez l’être parlant.

Exactement comme chez le hérisson. J’adore les hérissons. Quand j’en vois un, je le mets dans ma poche, dans mon mouchoir (naturellement, il pisse), jusqu’à ce que je l’aie ramené sur ma pelouse, à ma maison de campagne. Et là, j’adore voir se produire ce plissement des peauciers du front. À la suite de quoi, tout comme nous, il se met en boule !

Bon ! enfin, si vous pouvez penser avec les pensées du front, vous pouvez aussi penser avec les pieds. Ben c’est là que je voudrais que ça entre, puisqu’après tout l’imaginaire, le symbolique et le réel, c’est fait pour que ceux, ceux dans cet attroupement qui sont ceux qui me suivent, pour que ça les aide à frayer le chemin de l’analyse.

*

Ouais, ces ronds-là, ces ronds de ficelle dont je me suis esquiné à vous faire des dessins, ces ronds de ficelle, il s’agit pas de les ronronner. Il faudrait que ça vous serve, et que ça vous serve

justement à l'erre dont je vous parlais cette année, que ça vous serve à vous apercevoir ce qui, la topologie que ça définit, ce qu'il y a entre ; à être non-dupes de l'autoroute.

Ouais, ces termes ne sont pas tabou, hein ! Ce qu'il faudrait c'est que vous les pigiez. Et ils sont là depuis bien avant celle que j'implique, de la dire « la première », la première fois que j'ai parlé à Rome. Je les ai sortis, ces trois, après les avoir assez bien cogités, je les ai sortis très tôt, bien avant de m'y être mis à mon premier discours de Rome.

Que ça soit, ces ronds, du nœud borroméen,

- c'est quand même pas une raison non plus pour vous y prendre le pied (c'est pas ça que j'appelle « penser avec ses pieds » !), il s'agirait que vous y laissiez quelque chose de bien différent... d'un membre ! je parle des analystes, hein !
- il s'agirait que vous y laissiez cet objet insensé que j'ai spécifié du petit *a*. C'est ça, ce qui s'attrape au *coincement* du symbolique, de l'imaginaire et du réel, comme nœud.

C'est à l'attraper juste que vous pouvez répondre à ce qui est votre fonction : l'offrir comme cause, comme cause de son désir à votre analysant, c'est ça qu'il s'agit d'obtenir. Mais si vous vous y prenez la patte, ben ce n'est pas terrible non plus, l'important c'est que ça se passe à vos frais.

Pour dire les choses, après cette répudiation du *je s'ouïs*, je m'amuserai à vous dire que *ce nœud, il faut l'être*. Alors si je rajoute en plus ce que vous savez après ce que j'ai articulé pendant un an, des quatre discours, sous le titre de « L'envers de la psychanalyse », il n'en reste pas moins que, *de l'être, il faut que vous n'en fassiez que le semblant*. Ça, c'est calé, hein ? C'est d'autant plus calé que ce petit *a*, qu'il suffit pas d'en avoir l'idée pour en faire le semblant.

Vous imaginez pas que j'en ai eu, moi, *l'idée* ! J'ai écrit « objet *a* », c'est tout différent. Ça l'apparente à la logique, c'est-à-dire que ça le rend opérant dans le réel, au titre de l'objet dont justement il n'y a pas d'idée. Ce qu'il faut bien le dire, c'était un trou jusqu'à présent dans toute théorie quelle qu'elle soit : *l'objet dont il n'y a pas d'idée*.

C'est ce qui justifie mes réserves, celles que j'ai faites tout à l'heure à l'endroit du présocratisme, de Platon. C'est pas qu'il en ait pas eu le sentiment. Le semblant, il y baigne sans le savoir. Ça l'obsède, même s'il le sait pas. Ça ne veut rien dire, qu'une chose, c'est qu'il le sent, mais qu'il sait pas pourquoi c'est comme ça. D'où cet insupport, cet insupportable qu'il propage.

Il n'y a pas un seul discours où le semblant ne mène le jeu. On ne voit pas pourquoi le dernier venu, *le discours Analytique*, y échapperait.

C'est quand même pas une raison pour que dans ce discours, sous prétexte qu'il est le dernier venu, vous vous sentiez si mal à l'aise, que de faire, selon l'usage dont s'engoncent vos collègues de l'Internationale, un semblant plus semblant que nature : affiché. Si vous vous rappelez, quand même, le semblant, de ce qui parle (comme espèce), il est là toujours, dans toute espèce de discours qui les occupe. Hein ! c'est même une seconde nature.

Alors, j'sais pas, soyez plus détendus, plus naturels quand vous recevez quelqu'un qui vient vous demander une analyse. Vous sentez pas si obligés à vous pousser du col.

Même comme bouffons, vous êtes justifiés d'être. Vous n'avez qu'à regarder ma *Télévision* : je suis un clown ! Eh bien, prenez exemple là-dessus, et ne m'imitiez pas. Le sérieux qui m'anime, c'est la série que vous constituez. Vous ne pouvez à la fois en être, et l'être.

Le symbolique, l'imaginaire et le réel, c'est l'énoncé de ce qui opère effectivement dans votre parole quand vous vous situez du *discours Analytique*, quand analystes vous l'êtes. Mais ils n'émergent, ces termes, vraiment, que pour et par ce discours. J'ai pas eu à y mettre d'intentions, j'ai eu qu'à suivre, moi aussi. Ça veut pas dire que ça n'éclaire pas les autres discours, mais ça les invalide pas non plus.

Le *discours du Maître*, par exemple, sa fin, c'est que les choses aillent au pas de tout le monde. Ben ça, ce n'est pas du tout la même chose que le réel ! Parce que le réel justement, c'est ce qui ne va pas, ce qui se met en croix dans ce charroi ; bien plus, ce qui ne cesse pas de se répéter pour entraver cette marche.

- Je l'ai dit d'abord : ce qui revient toujours à la même place. L'accent est à mettre sur « revient ». C'est la place, qu'il découvre, la place du semblant. Il est difficile de la situer du seul imaginaire, comme d'abord la notion de place semble l'impliquer. Heureusement que nous avons la topologie mathématique pour y prendre un appui, et c'est ce que j'essaie de faire.
- D'un second temps à le définir, ce réel, c'est de l'impossible, d'une modalité logique, que j'ai essayé de le pointer. Supposez en effet, hou-là-là ! qu'il n'y ait rien d'impossible dans le réel, ben les savants feraient une drôle de gueule – et nous aussi. Qui est-ce qui a quelque chose à fluter [?] ? Mais qu'est-ce qu'il a fallu parcourir de chemin pour s'apercevoir de ça. Des siècles ! On a cru tout possible. Enfin je ne sais pas, il y en a peut-être quelques-uns d'entre vous qui ont lu Leibniz. Il s'en tirait que par le « compossible », Dieu avait fait de son mieux, il fallait que les choses soient possibles ensemble. Ce qu'il y a de combinat [?] (et même de combines) derrière tout ça, c'est pas imaginable !
- Peut-être l'analyse nous introduira-t-elle à considérer le monde comme ce qu'il est : imaginaire. Ça ne peut se faire qu'à réduire la fonction dite de représentation, à la mettre là où elle est, soit dans le corps.

Ça, il y a longtemps qu'on se doute de ça, hein ! C'est même en ça que consiste l'idéalisme philosophique. Seulement, l'idéalisme philosophique est arrivé à ça, mais tant qu'il n'y avait pas de science, après ça, on ne pouvait que la boucler, non sans une petite pointe, comme ça : en se résignant, ils attendaient les signes, les signes de l'Au-delà, du « noumène », comme ça qu'ils appellent ça. C'est pour ça qu'il y a eu quand même quelques évêques dans l'affaire, l'évêque Berkeley notamment, qui de son temps était imbattable, et que ça arrangeait très bien.

Le réel n'est pas le monde. Il n'y a aucun espoir d'atteindre le réel par la représentation. Je ne vais pas me mettre à arguer ici de la théorie des quanta, ni de l'onde et du corpuscule. Il vaudrait mieux quand même que vous y soyez au parfum, bien que ça ne vous intéresse pas. Mais vous y mettre, au parfum, faites-le vous-mêmes, il suffit d'ouvrir quelques petits bouquins de science.

- Le réel, du même coup, n'est pas universel, ce qui veut dire qu'il n'est *tout* qu'au sens strict de ce que chacun de ses éléments soit identique à soi-même, mais à ne pouvoir se dire πάντες. Y'a pas de « tous les éléments », y'a que des ensembles, à déterminer dans chaque cas (pas la peine d'ajouter : c'est *tout*, hein !). Ça n'a le sens que de ponctuer *ce n'importe quoi signifiant l'être*, qui est ce que j'écris S_1 , signifiant qui ne s'écrit que de le faire sans aucun effet de sens. L'homologue, si j'ose dire, de l'objet *a*.
Enfin, quand je pense que je me suis amusé pendant un moment à faire un jeu là entre
 - ce S_1 que j'avais poussé jusqu'à la dignité du signifiant *Un*, que j'ai joué avec ce *Un*
 - et le petit *a*,
 en les nouant par le nombre d'or, ça vaut mille ! Ça veut rien dire, que ça vaut mille, ça veut dire que ça prend portée de l'écrire. En fait, c'était pour illustrer la vanité de tout coït avec le monde, c'est-à-dire de ce qu'on a appelé jusqu'ici la Connaissance.

Car y'a rien de plus dans le monde qu'un objet petit *a*, chiure ou regard, voix ou tétine, qui refend le sujet et le grime en ce déchet qui lui, au corps, ex-siste. Pour en faire semblant, faut être doué.

C'est particulièrement difficile comme ça, c'est plus difficile pour une femme que pour un homme, contrairement à ce qui se dit. Que la femme soit l'objet *a* de l'homme à l'occasion, ça ne veut pas dire du tout qu'elle, elle a du goût à l'être.

Mais enfin ça arrive. Mais enfin, ça arrive, ça arrive qu'elle y ressemble naturellement. Il n'y a rien de plus semblable, enfin, qui ressemble plus à une chiure de mouche qu'Anna Freud ! Ça doit lui servir !

Ouais, soyons sérieux !

*

Revenons à faire ce que j'essaie. Il me faut soutenir cette « troisième » du réel qu'elle comporte. Et c'est pourquoi je vous pose la question, dont je vois que les personnes qui ont parlé avec moi, avant moi, se doutent un peu, non seulement se doutent mais même elles l'ont dit – qu'elles l'aient dit signe qu'elles s'en doutent – *est-ce que la psychanalyse est un symptôme ?*

Vous savez que quand je pose les questions, hein ! c'est que j'ai la réponse. Mais enfin ça voudrait tout de même mieux que ce soit la bonne, réponse.

J'appelle symptôme ce qui vient du réel. Ça veut dire que ça se présente comme un petit poisson dont le bec vorace ne se referme qu'à se mettre du sens sous la dent. Alors, de deux choses l'une :

- ou ça le fait proliférer (« Croissez et multipliez-vous » a dit le Seigneur⁶, ce qui est quand même quelque chose d'un peu fort, qui devrait nous faire tiquer, cet emploi du terme multiplication : lui, le Seigneur, quand même, sait ce que c'est qu'une multiplication, c'est pas le foisonnement du petit poisson, non),

⁶ Gen 9, 7

- ou bien alors, il en crève, ce qui vaudrait mieux. C'est à quoi nous devrions nous efforcer, c'est que le réel du symptôme en crève. Et c'est là la question, comment faire ?

À une époque, comme ça, où je me propageais dans des services que je ne nommerai pas (quoique dans mon machin, j'y fasse allusion, ça passera à l'impression ça, faut que je saute un peu), à une époque où j'essayais de faire comprendre dans des services de médecine ce que c'était que le symptôme, je le disais pas tout à fait comme maintenant, mais quand même – c'est peut-être un *Nachtrag* –, quand même je crois que je le savais déjà, même si j'avais pas encore fait surgir l'imaginaire, le symbolique et le réel :

- Le sens du symptôme n'est pas celui dont on le nourrit pour sa prolifération ou extinction,
- *le sens du symptôme, c'est le réel*, le réel en tant qu'il se met en croix pour empêcher que marchent les choses, au sens où se elles rendent compte d'elles-mêmes de façon satisfaisante – satisfaisante au moins pour le maître.

Ce qui veut pas dire que l'esclave en souffre d'aucune façon, bien loin de là ; l'esclave, je vous demande pardon de cette parenthèse, l'esclave, lui, dans l'affaire, il est peinarde, bien plus qu'on ne croit. C'est lui qui jouit, contrairement à ce que dit Hegel, qui devrait quand même s'en apercevoir, puisque c'est bien pour ça qu'il s'est laissé faire par le maître. Alors, Hegel lui promet en plus l'avenir ? il est comblé ! Ça aussi, c'est un *Nachtrag*, un *Nachtrag* plus sublime que dans mon cas si je puis dire, parce que ça prouve que l'esclave avait le bonheur d'être déjà chrétien au moment du paganisme. C'est évident, mais enfin c'est quand même curieux. C'est vraiment là, c'est le bénéfice total ! *Toutou...* pour être heureux ! Ça se retrouvera jamais. Maintenant qu'il n'y a plus d'esclaves, nous en sommes réduits à relâcher tant que nous pouvons les comédies de Plaute et de Térence, tout ça pour nous faire une idée de ce qu'ils étaient bien, les esclaves !

Enfin, je m'égare. Ce n'est pas pourtant sans ne pas perdre la corde de ce qu'il prouve, cet égarement...

Le sens du symptôme dépend de l'avenir du réel, donc, comme je l'ai dit là à la conférence de presse, de la réussite de la psychanalyse. Ce qu'on lui demande, c'est de nous débarrasser, et du réel, et du symptôme.

- Si elle succède, a du succès dans cette demande, on peut s'attendre, je dis ça comme ça (pardon ! mais je vois qu'il y a des personnes qui étaient pas à cette conférence de presse, alors c'est pour elles que je le dis), on peut s'attendre à tout. À savoir à un retour de la Vraie religion par exemple, qui comme vous le savez n'a pas l'air de déperir. Elle n'est pas folle, la Vraie religion, tous les espoirs, tous les espoirs lui sont bons si je puis dire : elle les sanctifie. Alors bien sûr ça lui permet. Mais si la psychanalyse donc réussit, elle s'éteindra de n'être qu'un symptôme oublié. Elle doit pas s'en épater, c'est le destin de la vérité, tel qu'elle-même le pose au principe : la vérité s'oublie.
- Donc tout dépend de si le réel insiste. Ben pour ça, il faut que la psychanalyse échoue. Il faut reconnaître qu'elle en prend la voie, et qu'elle a donc encore de bonnes chances

de rester un symptôme, de croître et de se multiplier. « Psychanalystes pas morts, lettre suit ! »

Mais quand même, méfiez-vous, hein ! c'est peut-être mon message sous une forme inversée. Peut-être qu'aussi, je me précipite... C'est la fonction de la hâte, que j'ai mise en valeur pour vous.

Ce que je vous ai dit peut pourtant avoir été mal entendu, ce que je viens de vous dire – entendu de sorte que ça soit pris au sens de savoir si la psychanalyse est un symptôme social. Y'a qu'un seul symptôme social : chaque individu est réellement un prolétaire, c'est-à-dire n'a nul discours de quoi faire lien social, autrement dit semblant. C'est à quoi Marx a paré, a paré d'une façon incroyable. Aussitôt dit, aussitôt fait, hein ! Ce qu'il a émis implique qu'il y a rien à changer. C'est bien pour ça d'ailleurs que tout continue, exactement comme avant.

La psychanalyse socialement a une autre consistance que les autres discours. Elle est un lien à deux. C'est bien en ça qu'elle se trouve à *la place* du manque de rapport sexuel. Ça ne suffit pas du tout à en faire un symptôme social, puisque le rapport sexuel, il manque dans toutes les formes de société. C'est lié à la vérité, qui fait structure de tout discours.

C'est bien pour ça d'ailleurs qu'il y a pas de véritable société fondée sur le *discours Analytique*, il y a une école. Il y a une *école*, qui justement se définit pas d'être une société. Elle se définit de ce que j'y enseigne quelque chose.

Si rigolo que ça puisse paraître quand on parle de l'École freudienne, c'est quelque chose dans le genre... de ce qui a fait les Stoïciens, par exemple. Et même, les Stoïciens avaient quand même quelque chose comme un pressentiment du lacanisme : c'est eux qui ont inventé la distinction du *signans* et du *signatum*... Par contre, je leur dois, moi, mon respect pour le suicide – naturellement, ça veut pas dire pour des suicides fondés sur un badinage, mais sur cette forme de suicide qui, en somme, est l'acte à proprement parler. Il ne faut pas le rater, bien sûr, sans ça, c'est pas un acte.

Oui. Dans tout ça donc, il n'y a pas de problème de *pensée*. Un psychanalyste sait que la pensée est aberrante de nature, ce qui ne l'empêche pas d'être responsable d'un discours qui soude l'analysant. À quoi ? Comme quelqu'un l'a très bien dit ce matin, pas à l'analyste (ce qu'il a dit ce matin, je l'exprime autrement, mais je suis heureux que ça converge), il soude l'analysant au couple analysant-analyste. C'est exactement le même truc qu'a dit quelqu'un ce matin.

Bon ! Donc, le piquant de tout ça, c'est que ce soit le réel dont dépende l'analyste dans les années qui viennent, et pas le contraire. C'est pas du tout de l'analyste que dépend l'avènement du réel. L'analyste, lui, a pour mission de le contrer. Malgré tout, *le réel pourrait bien prendre le mors aux dents*, surtout depuis qu'il a l'appui du discours scientifique.

C'est même un des exercices de ce qu'on appelle science-fiction. Je dois dire je n'en lis jamais ; mais souvent, dans les analyses, on me raconte ce qu'il y a dedans. C'est pas imaginable : l'*eu*-génique, l'*eu*-thanasie, enfin toutes sortes d'*eu*-plaisanteries diverses.

Là où ça devient drôle, c'est seulement quand les savants eux-mêmes sont saisis, non pas bien sûr de la science-fiction, mais ils sont saisis d'une angoisse. Ça, c'est quand même instructif. C'est bien le symptôme type de tout avènement du réel. Et quand les

biologistes (pour les nommer, ces savants) s'imposent l'embargo d'un traitement de laboratoire des bactéries sous prétexte que si on en fait de trop dures et de trop fortes, elles pourraient bien glisser sous le pas de la porte et nettoyer, enfin, au moins toute l'expérience sexuée en nettoyant le parlêtre, ça c'est tout de même quelque chose de très piquant. Cet accès de responsabilité est formidablement comique. Toute vie enfin réduite à l'infection qu'elle est, réellement, selon toute vraisemblance, ça c'est le comble de l'être pensant !

L'ennui, c'est qu'ils s'aperçoivent pas pour autant que la mort se localise du même coup à ce qui dans la langue (telle que je l'ai écrit) en fait *signe*.

Quoi qu'il en soit, les « eu » de plus haut par moi soulignés au passage, nous mettraient enfin dans l'apathie du *bien universel* et suppléeraient à l'absence du rapport que j'ai dit impossible à jamais par cette conjonction de Kant avec Sade dont j'ai cru devoir marquer dans un écrit l'avenir qui nous pend au nez – soit le même que celui où l'analyse a en quelque sorte son avenir assuré. « Français, encore un effort pour être républicains ». Ce sera à vous de répondre à cette objurgation.

Parce que... quoique je ne sache pas toujours si cet article vous a fait ni chaud ni froid. Il y a juste un petit type qui s'est escrimé dessus, ça a pas donné grand-chose. Plus je mange mon *Dasein*, comme j'ai écrit à la fin d'un de mes séminaires, moins j'en sais dans le genre de l'effet qu'il vous fait.

*

Cette « troisième », je la *lis*, quand vous pouvez vous souvenir peut-être que la « première » qui y revient, j'avais cru devoir y mettre ma *parlance* (puisqu'on l'a imprimée depuis⁷) sous ce prétexte que vous en aviez tous le texte distribué. Si aujourd'hui je ne fais qu'*cours d'Rome*, j'espère que ça vous fait pas trop obstacle à entendre ce que je lis. Si elle est de trop, je m'excuse.

La première donc, celle qui revient pour qu'elle ne cesse pas de s'écrire – nécessaire –, la première, « Fonction et champ... », j'ai dit ce qu'il fallait dire.

L'interprétation, ai-je émis, *n'est pas interprétation de sens, mais jeu sur l'équivoque*. Ce pourquoi j'ai mis l'accent sur le signifiant dans la langue. Je l'ai désigné de l'instance de la lettre, ce pour me faire entendre de votre peu de stoïcisme. Il en résulte, ai-je ajouté depuis sans plus d'effets, que *c'est la langue dont s'opère l'interprétation*.

Ce qui n'empêche pas que l'inconscient soit structuré comme un langage, un de ces langages dont justement c'est l'affaire des linguistes de faire croire que la langue est animée. La grammaire, qu'ils appellent ça généralement, ou quand c'est Hjelmslev, la forme. Ça va pas tout seul, même si quelqu'un, qui m'en doit le frayage, a mis l'accent sur la grammatologie. Oui...

7 Les « Actes du congrès de Rome » furent publiés dans le numéro 1 de la revue *La psychanalyse* parue en 1956, « Sur la parole et le langage ». On y trouve notamment un compte rendu de l'intervention de J. Lacan et une réponse de Lacan aux interventions.

Bon... lalangue, c'est ce qui permet que le *vœu* (souhait), on considère que ce n'est pas par hasard que ce soit aussi le *veut* (de vouloir, 3^e personne de l'indicatif) ; que le *non* (niant) et le *nom* (nommant), ce n'est pas non plus par hasard ; ni que *d'eux* (« d' » avant ce « eux » qui désigne ceux dont on parle) ce soit fait de la même façon que le chiffre *deux*, ce n'est pas là pur hasard ni non plus arbitraire comme dit Saussure. Ce qu'il faut y concevoir, c'est le *dépôt*, l'alluvion, la pétrification qui s'en marque, du maniement par un groupe de son expérience inconsciente.

La langue n'est pas à dire vivante parce qu'elle est en usage. C'est bien plutôt la mort du signe qu'elle véhicule. Ce n'est pas parce que l'inconscient est structuré comme un langage que *la langue* n'ait pas à jouer contre son jouir – puisqu'elle s'est faite de ce jouir même.

Le sujet supposé savoir qu'est l'analyste dans le transfert ne l'est pas, supposé, à tort s'il sait en quoi consiste l'inconscient : d'être

- un *savoir qui s'articule de lalangue*,
- *le corps qui là parle n'y étant noué*
- *que par le réel dont il se jouit.*

Mais le corps est à comprendre, au naturel, comme dénoué de ce réel qui, pour y ex-sister au titre de faire sa jouissance, ne lui reste pas moins opaque.

Il est « l'abîme »,

moins remarqué de ce que ce soit lalangue qui, cette jouissance, la « civilise » si j'ose dire, j'entends par là qu'elle la porte à son effet *développé*, celui par lequel le corps jouit d'objets dont le premier, celui que j'écris du petit *a*

[c']est l'objet même, comme je le disais, dont il n'y a pas d'idée, d'idée comme telle, j'entends, sauf à le briser, cet objet, auquel cas ses morceaux sont identifiables corporellement et, comme éclats du corps, identifiés.

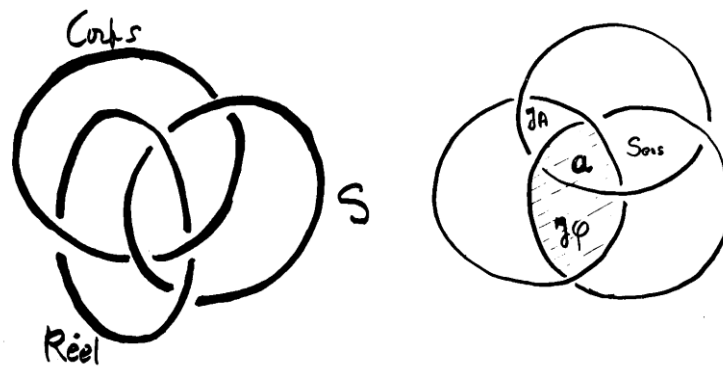
Et c'est, seulement par la psychanalyse, c'est en cela que cet objet fait le *noyau élaborable* de la jouissance.

Mais il ne tient qu'à l'existence du nœud, aux trois consistances de tores, de ronds de ficelle qui le constituent.

L'étrange, c'est le lien qui fait qu'une jouissance, quelle qu'elle soit, le suppose cet objet ; et qu'ainsi le plus-de-jouir, puisque c'est ainsi que j'ai cru pouvoir désigner sa place soit, au regard d'aucune jouissance, sa condition.

Voilà, j'ai fait un petit schéma⁸ :

⁸ Lacan va au tableau, quelques mots manquent ; de même à la fin du paragraphe suivant, il complète le schéma de droite.



Si c'est le cas pour ce qu'il en est de la *jouissance du corps* en tant qu'elle est jouissance de la vie, la chose la plus étonnante, c'est que cet objet, le petit *a*, sépare, sépare cette jouissance du corps de la jouissance phallique. Pour ça il faut que vous voyiez, comment c'est fait, comment s'est fait le nœud borroméen.

Que la jouissance phallique devienne anormale à la jouissance du corps, c'est quelque chose qui s'est déjà aperçu trente-six fois. Je ne sais pas combien de types ici sont un peu à la page, là, de ces histoires à la mords-moi le doigt qui nous viennent de l'Inde, *kundalini* qu'ils appellent ça. Il y en a qui désignent par là cette chose à faire grimper tout le long de leur moelle – qu'ils disent, parce que depuis on a fait quelques progrès en anatomie, alors ce que les autres expliquent d'une façon qui concerne l'arête du corps, ils s'imaginent que c'est la moelle et que ça monte dans la cervelle. Oui...

L'hors-corps de la jouissance phallique, pour l'entendre... et nous l'avons entendu ce matin grâce à mon cher Paul Mathis qui est aussi celui à qui je faisais grand compliment de ce que j'ai lu de lui sur l'écriture et la psychanalyse. Il nous en a donné ce matin un formidable exemple. C'est pas une lumière, ce Mishima ! Et pour nous dire que c'est saint Sébastien qui lui a donné l'occasion d'éjaculer pour la première fois, il faut vraiment que ça l'ait épaté, cette éjaculation⁹. Nous voyons ça tous les jours, les types qui vous racontent que leur première masturbation, ils s'en souviendront toujours, que ça crève l'écran. En effet on comprend bien pourquoi ça crève l'écran : parce que ça vient pas du dedans de l'écran.

Lui, le corps, s'introduit dans l'économie de la jouissance – ça, c'est là que je suis parti – par l'image du corps.

Le rapport de l'homme (enfin, ce qu'on appelle de ce nom) avec son corps, s'il y a quelque chose qui souligne bien qu'il est imaginaire, c'est la portée qu'y prend l'image. Et au départ, j'ai bien souligné ceci, c'est qu'il fallait pour ça quand même une raison dans le réel, et que la prématuration de Bolk¹⁰ – ce n'est pas de moi, hein ! c'est de Bolk, moi j'ai jamais cherché à être original, j'ai cherché à être logicien – c'est qu'il n'y a que la prématuration qui l'explique,

9 Y. MISHIMA, *Kamen no kokubaru* [1958], trad. *Confessions d'un masque*, Gallimard, 2019, pp.47-49.

10 L. BOLK, « Le problème de la genèse humaine », in *RFP*, vol. 24, n°2, 1961.

cette préférence pour l'image, qui vient de ce qu'il anticipe sa maturation corporelle ; avec tout ce que ça comporte, bien sûr, à savoir qu'il ne peut pas voir un de ses semblables sans penser que ce semblable prend sa place, donc naturellement qu'il le vomit.

Pourquoi est-ce qu'il est comme ça, enfin, si inféodé à son image ?

Vous savez le mal que je me suis donné dans un temps – parce que naturellement vous ne vous en êtes pas aperçus – le mal que je me suis donné quand même pour expliquer ça. J'ai voulu absolument donner à cette image je ne sais quel prototype chez un certain nombre d'animaux, à savoir le moment où l'image, ça joue un rôle dans le processus germinal. Alors j'ai été chercher le criquet pèlerin, un tas de trucs, l'épinoche, la pigeonne... En réalité, c'était pas du tout quelque chose comme un prélude, un exercice ; c'est des hors-d'œuvre, tout ça.

Que l'homme aime tellement à regarder son image, ben voilà, il n'y a qu'à dire : c'est comme ça. Mais ce qu'il y a de plus épatant, c'est que ça a permis le glissement, n'est-ce pas, le glissement du commandement de Dieu.

- L'homme est quand même plus prochain à lui-même dans son être que dans son image dans le miroir.
- Alors qu'est-ce que c'est que cette histoire du commandement « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » si ça ne se fonde pas sur ce mirage, qui est quand même quelque chose de drôle. Mais comme ce mirage justement est ce qui le porte à haïr *non pas son prochain mais son semblable*, c'est un truc qui porterait un peu à côté si on ne pensait pas que quand même Dieu doit savoir ce qu'il dit et qu'il y a quelque chose qui s'aime mieux encore pour chacun que son image.

*

Oui, ce qui est frappant, c'est ceci : c'est que s'il y a quelque chose qui nous donne l'idée du « se jouir », c'est l'animal. On peut en donner aucune preuve, mais enfin ça semble bien être impliqué par ce qu'on appelle le corps animal.

La question devient intéressante à partir du moment si on l'étend et si, au nom de la vie, on se demande si la plante jouit. C'est quand même quelque chose qui a un sens parce que c'est quand même là qu'on nous a fait le coup, on nous a fait le coup du lys des champs. « Ils ne tissent ni ne filent », a-t-on ajouté¹¹. Mais il est sûr que maintenant, nous ne pouvons pas nous contenter de ça, pour la bonne raison que justement, c'est leur cas, de tisser et de filer : pour nous qui voyons ça au microscope, il n'y a pas d'exemple plus manifeste que c'est du filer. Alors c'est peut-être de ça qu'ils jouissent, de tisser et de filer, mais ça laisse quand même l'ensemble de la chose tout à fait flottante, hein ! La question reste à trancher si vie implique jouissance.

Et si la question reste douteuse pour le végétal, ça ne met que plus en valeur qu'elle ne le soit pas pour la parole ; que lalangue où la jouissance fait dépôt¹² comme je l'ai dit – non sans la mortifier, n'est-ce pas, sans qu'elle ne se présente comme du bois mort – témoigne quand même

11 Mat 6, 24-34.

12 lapsus : « où la jouissance fait défaut... *fait dépôt* »

que la vie, dont un langage fait rejet, nous donne bien l'idée que c'est quelque chose de l'ordre du végétal.

Il faut regarder ça de près. Il y a un linguiste, comme ça, qui a beaucoup insisté sur le fait que le phonème, ça ne fait jamais sens. L'embêtant, c'est que le mot ne fait pas sens non plus, malgré le dictionnaire. Moi, je me fais fort de faire dire dans une phrase, à n'importe quel mot, n'importe quel sens ! Alors, si on fait dire à n'importe quel mot n'importe quel sens, où s'arrêter, dans la phrase, où trouver *l'unité élément* ? Puisque nous sommes à Rome, je vois essayer de vous donner une idée, là, de ce que je voudrais dire, de ce que je voudrais dire sur ce qu'il en est de cette unité à chercher, du signifiant.

Il y a, vous le savez, les fameuses trois vertus dites justement « théologiques ». Ici on les voit se présenter aux murailles, exactement partout enfin, sous la forme de femmes plantureuses.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'après ça, à les traiter de symptômes, on ne force pas la note, parce que définir le symptôme comme je l'ai fait, à partir du réel, c'est dire que les femmes l'expriment aussi très très bien, le réel – puisque justement j'insiste sur ce que les femmes sont pas-toutes.

Alors, là-dessus, *l'espérance*, non, *la foi*, *l'espérance* et *la charité*, si je les signifie :

- de la *foire*,
- de *laisse c'pèr rogne*, (« *Lasciate ogni speranza...* »), c'est un métamorphème comme un autre, puisque tout à l'heure vous m'avez passé *ourdrome*, les dénommer de ça,
- et de finir par le ratage-type, à savoir *l'archiraté*,

il me semble que c'est une incidence plus effective pour le symptôme, de ces trois femmes. Ça me paraît plus pertinent que ce qui, au moment enfin... où on se met à rationaliser tout... Parce que qu'est-ce que c'est autre chose que les trois questions de Kant avec lesquelles j'ai eu à me dépêtrer à la télévision ! À savoir : que puis-je savoir, que m'est-il permis d'espérer ? (c'est vraiment le comble !) et que dois-je faire ? C'est quand même très curieux qu'on en soit là.

Non pas bien sûr que je considère que la foi, l'espérance et la charité soient les premiers symptômes à mettre sur la sellette. C'est pas des mauvais symptômes, mais enfin ça entretient tout à fait bien la névrose universelle, c'est-à-dire qu'en fin de compte les choses n'aillent pas trop mal, et qu'on soit tous soumis au principe de réalité, c'est-à-dire au fantasme.

Mais enfin l'Église quand même est là qui veille, et une rationalisation délirante comme celle de Kant, c'est quand même ce qu'elle tamponne.

J'ai pris cet exemple, comme ça, pour ne pas m'empêtrer dans ce que j'avais commencé d'abord par vous donner, comme jeu, comme exemple de ce qu'il faut pour traiter un symptôme : quand j'ai dit que *l'interprétation, ça doit toujours être* (comme on l'a dit, Dieu merci ! ici et pas plus tard qu'hier, à savoir Tostain) le *ready-made* (Marcel Duchamp), qu'au moins vous en entendiez quelque chose. *L'essentiel qu'il y a dans le jeu de mots, c'est là que doit viser notre interprétation pour n'être pas celle qui nourrit le symptôme de sens.*

Et puis je vais tout vous avouer, je vais tout vous avouer... pourquoi pas ? Ce truc-là, ce glissement de *la foi*, *l'espérance* et *la charité* vers la foire – je dis ça parce qu'il y a eu quelqu'un, hier soir à la conférence de presse, ou avant-hier soir, à trouver que j'allais un peu fort sur ce sujet de la foi et de la foire. C'est un de mes rêves, à moi. J'ai quand

même bien le droit, tout comme Freud, enfin, de vous faire part de mes rêves ! Contrairement à ceux de Freud, ils ne sont pas inspirés par le désir de dormir, c'est plutôt le désir de réveil, moi, qui m'agite. Mais enfin, c'est particulier.

Ouais, enfin, ce *signifiant-unité*, c'est capital. C'est « capital », mais ce qu'il y a de sensible, c'est que, sans (ça c'est manifeste), le matérialisme moderne lui-même, on peut être sûr qu'il ne serait pas né si depuis longtemps ça ne tracassait les hommes, et si dans ce tracassé, la seule chose qui [se] montrait être à leur portée, c'était toujours la lettre.

Quand Aristote, comme n'importe qui, se met à l'idée de l'élément, c'est toujours, il faut une série de lettres, ρ, α, τ... exactement comme nous,

Il n'y a pas ailleurs, il n'y a rien qui donne d'abord l'idée de l'élément au sens où tout à l'heure je crois que je l'évoquais, du grain de sable (c'est peut-être aussi dans un de ces trucs que j'ai sautés, enfin, peu importe !). L'idée de l'élément, l'idée dont j'ai dit que ça ne pouvait que se compter. Et rien ne nous arrête dans ce genre : si nombreux que soient les grains de sable, il y a déjà un Archimède qui l'a dit, si nombreux qu'ils soient, on arrivera toujours à les calibrer.

Mais tout ceci ne nous vient qu'à partir de quelque chose qui n'a pas de meilleur support que la lettre. Mais ça veut dire aussi, parce qu'il n'y a pas de lettre sans de la langue... C'est même le problème, *comment est-ce que la langue, ça peut se précipiter dans la lettre ?* On n'a jamais fait rien de bien sérieux sur l'écriture. Mais ça vaudrait quand même la peine, parce que c'est là tout à fait un joint.

Donc que le signifiant soit posé par moi comme représentant un sujet auprès d'un autre signifiant, c'est la fonction qui s'avère de ceci (comme quelqu'un aussi l'a remarqué tout à l'heure, faisant en quelque sorte frayage de ce que je puis vous dire), c'est la fonction qui ne s'avère qu'au *déchiffrage*, qui est telle que nécessairement c'est au chiffre qu'on retourne. Et que c'est ça que le seul exorcisme dont soit capable la psychanalyse, c'est que le déchiffrage se résume à ce qui fait le chiffre, à ce qui fait que le symptôme, c'est quelque chose qui avant tout ne cesse pas de s'écrire du réel, et qu'aller à l'appriivoiser jusqu'au point où le langage en puisse faire équivoque, c'est là par quoi le terrain est gagné, qui sépare le symptôme de ce que je vais vous montrer sur mes petits dessins, [sans¹³] que le symptôme se réduise à la jouissance phallique.

(Oui, il faut que j'en saute un bout comme ça...)

Mon *se jouit* d'introduction, ce qui pour vous en est le témoin, c'est que votre analysant présumé se confirme d'être tel... à ceci qu'il revienne ! Parce que, je vous le demande, pourquoi est-ce qu'il reviendrait, vu la tâche où vous le mettez, si ça ne lui faisait pas un plaisir fou ? Outre qu'en plus, souvent il en remet, à savoir qu'il faut qu'il fasse encore d'autres tâches pour satisfaire à votre analyse. Il *se jouit* de quelque chose, et non pas du tout [de] ce « *souis* », parce que tout indique, tout doit même, par vous, indiquer que vous ne lui demandez pas du tout simplement de *daseiner*, d'être-là, comme moi je le suis maintenant, mais plutôt et tout à l'opposé, de mettre à l'épreuve cette liberté de la fiction, de dire n'importe quoi, qui en retour

13 inaudible

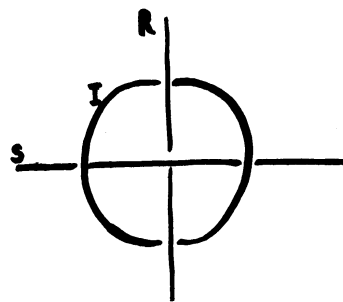
va s'avérer être *impossible*. C'est-à-dire que ce que vous lui demandez, c'est tout à fait de quitter cette position que je viens de qualifier du *Dasein*, et qui est plus simplement celle dont il se contente. Il s'en contente, justement de s'en plaindre, à savoir de ne pas être conforme à l'être social, à savoir qu'il y ait quelque chose qui se mette en travers. Et justement, de ce que quelque chose se mette en travers, c'est ça qu'il aperçoit comme symptôme : comme tel, symptomatique du réel.

Alors en plus il y a l'approche qu'il fait, de le penser, mais ça, c'est ce qu'on appelle le « bénéfice secondaire », dans toute névrose.

Tout ce que je dis là n'est pas vrai forcément dans l'éternel ; ça m'est d'ailleurs complètement indifférent. C'est que c'est la structure même du discours que vous ne fondez qu'à reformer, voire réformer les autres discours, en tant qu'au vôtre, ils ek-sistent. Et c'est dans le vôtre, dans votre discours que le parlêtre épuisera cette insistance qui est la sienne et qui dans les autres, les autres discours, reste à court.

*

Alors où se loge ce « ça se jouit » dans mes registres catégoriques de l'imaginaire, du symbolique et du réel ? Voilà, il faut quand même, pour que vous pigiez...



Pour qu'il y ait nœud borroméen, regardez là ce qui est en haut, c'est pas nécessaire que mes trois consistances fondamentales soient toutes toriques. Comme vous l'avez peut-être, comme ça... comme c'est peut-être venu à vos oreilles, vous savez qu'une droite peut être censée se mordre la queue à l'infini. Alors de l'imaginaire, du symbolique et du réel, il peut y avoir un des trois – le réel, sûrement – qui lui se caractérise justement de ce que j'ai dit : de ne pas faire tout, c'est-à-dire de ne pas se boucler.

Supposez même que ce soit la même chose pour le symbolique. Il suffit que l'imaginaire, à savoir un de mes trois tores, se manifeste bien comme l'endroit où assurément on tourne en rond, pour qu'avec deux droites, ça fasse le nœud borroméen. Ce que vous voyez en haut, dont ce n'est pas par hasard (peut-être !) que ça se présente comme l'entrecroisement de deux Φ de l'écriture grecque, ce que vous voyez en haut, c'est peut-être bien aussi quelque chose qui est tout à fait digne d'entrer dans le cas du nœud borroméen : faites sauter aussi bien la continuité de la droite que la continuité du rond, ce qu'il y a de reste, que ce soit une droite et un rond ou que ce soit deux droites, est tout à fait libre – ce qui est bien la définition du nœud borroméen.

Alors... en vous disant tout ça, j'ai le sentiment, enfin je l'ai même noté dans mon texte, que le langage, c'est vraiment ce qui ne peut avancer qu'à se tordre, et à s'enrouler, à se contourner d'une façon, enfin, dont après tout je ne peux pas dire que je ne donne pas

ici l'exemple, oui... Il ne faut pas croire qu'à relever le gant pour lui, à marquer dans tout ce qui nous concerne à quel point nous en dépendons, il ne faut pas croire que je fasse ça tellement de gaieté de cœur.

Ce qui me paraît comique, c'est simplement qu'on ne s'aperçoive pas qu'il n'y a aucun autre moyen de penser ; et que des psychologues à la recherche de la pensée qui ne serait pas parlée impliquent qu'en quelque sorte la pensée « pure », si j'ose dire, ça serait mieux !

Dans ce que tout à l'heure j'ai avancé de cartésien, le *je pense donc je suis* nommément, il y a une erreur. Il y a une erreur profonde, c'est que, ce qui l'inquiète¹⁴, c'est que c'est quand elle imagine que la pensée fait étendue, si on peut dire. Mais c'est bien ce qui démontre qu'il n'y a de pensée (si je puis dire, de pensée, de pensée pure, de pensée qui ne soit pas soumise aux contorsions du langage) que justement la pensée de l'étendue.

Et alors, ce à quoi je voulais vous introduire aujourd'hui, et que je ne fais en fin de compte, après deux heures, que d'y échouer, n'est-ce pas, que de ramper, c'est ceci : c'est que l'étendue, l'étendue que nous supposons être l'espace, l'espace qui nous est commun, à savoir les trois dimensions, pourquoi diable est-ce que ça n'a jamais été abordé par la voie du nœud ?

- Je fais une petite sortie, une évocation citatoire du vieux Rimbaud et de son effet de bateau ivre, si je puis dire : « Je ne me sentis plus tiré par les haleurs ». Il n'y a aucun besoin de rimbateau, ni de poète ni d'Éthiopoète, il n'y a aucun besoin de ça...
- pour se poser la question de savoir pourquoi des gens qui incontestablement taillaient des pierres – et ça, c'est la géométrie, la géométrie d'Euclide – pourquoi ces gens qui quand même ces pierres avaient ensuite à les hisser au haut des pyramides, et ils ne le faisaient pas avec des chevaux (chacun sait que les chevaux ne tiraient pas grand-chose tant qu'on n'avait pas inventé le collier) comment est-ce que ces gens qui donc tiraient eux-mêmes tous ces trucs, ce n'est pas d'abord la corde, et du même coup le nœud qui est venu au premier plan de leur géométrie ? Comment est-ce qu'ils n'ont pas vu que grâce au nœud et de la corde...
- Cette chose dans laquelle les mathématiques les plus modernes elles-mêmes, c'est le cas de le dire, *perdent la corde*, car on ne sait pas comment formaliser ce qu'il en est du nœud. Il y a un tas de cas où on perd les pédales et où les mathématiciens... C'est pas le cas du nœud borroméen – ça le mathématicien s'[en] est occupé, s'est aperçu que le nœud borroméen, c'était simplement une tresse, et le type de tresse du genre le plus simple. Bon !

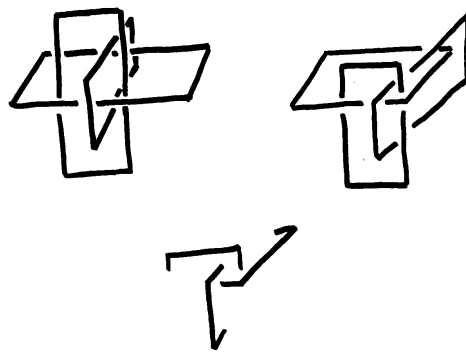
Alors il est évident que par contre, ce nœud, là, tel que je vous l'ai mis en haut, de cette façon d'autant plus saisissante que c'est elle qui nous permet de ne pas faire dépendre toutes les choses de la consistance torique de quoi que ce soit, mais seulement au moins d'une. Et cette au-moins-une, c'est elle qui, si vous la rapetissez indéfiniment, peut vous donner l'idée sensible, l'idée là sensible... sensible en ceci que si nous ne supposons pas le nœud se manifester du fait que le tore imaginaire que j'ai posé là se rapetisse, se rapetasse à l'infini, nous n'avons aucune espèce

14 Le P renvoie probablement à Heidegger, cf. *Être et temps*, §19 à 21

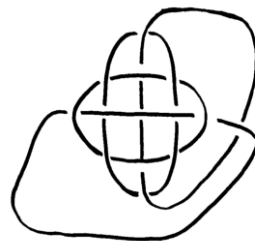
d'idée du *point*. Parce que les deux droites telles que je viens de vous les inscrire, les droites que j'attribue, que j'affecte des termes du symbolique et du réel, elles glissent l'une sur l'autre, si je puis dire à perte de vue. Pourquoi est-ce que deux droites, deux droites sur une surface, sur un plan, se croiseraient, s'intercepteraient, on se le demande. Où est-ce qu'on a jamais vu quoi que ce soit qui [y] ressemble ? Sauf à manier la scie, bien sûr, et à imaginer que ce qui fait arête dans un volume, ça suffit à dessiner une ligne, comment est-ce qu'en dehors de ce phénomène du sciage, on peut imaginer que la rencontre de deux droites, c'est ce qui fait un point ? Il me semble qu'il en faut au moins trois.

Bon, alors ceci, ceci bien sûr nous amène un tout petit peu plus loin... vous lirez ce texte qui vaut ce qu'il vaut, mais qui... il est au moins amusant

Il faut quand même que je vous montre.



Ceci bien sûr, naturellement, vous désigne la façon dont en fin de compte le nœud borroméen rejoint bien ces fameuses trois dimensions que nous imputons à l'espace – sans d'ailleurs nous priver d'en imaginer tant que nous voulons – et voir comment ça se produit. Ça se produit, un nœud borroméen, quand justement nous le mettons dans cet espace. Vous voyez là une figure à gauche, et c'est évidemment en faisant glisser d'une certaine façon ces trois rectangles qui font déjà parfaitement nœud à soi tout seul, c'est en les faisant glisser que vous obtenez la figure d'où part tout ce qu'il en est de ce que je vous ai montré tout à l'heure, et de ce qui constitue un nœud borroméen, et dont je vais vous donner l'exemple, à simplement... Voilà, voilà ce qui est le nœud borroméen tel qu'on se croit obligé de le dessiner.



*

Alors tâchons quand même de voir de quoi il s'agit, à savoir que dans ce réel se produisent des corps organisés et qui se maintiennent dans leur forme, n'est-ce pas ; c'est ce qui explique que des corps imaginent l'univers.

- Ce n'est pourtant pas surprenant que hors du parlêtre, nous n'ayons aucune preuve que les animaux pensent au-delà de quelques formes à quoi nous les supposons être sensibles de ce qu'ils y répondent de façon privilégiée. Mais voilà ce que nous ne voyons pas et ce que les éthologistes, chose très curieuse, mettent entre parenthèses (vous savez ce que c'est que les éthologistes, c'est les gens qui étudient les mœurs et coutumes des animaux) : c'est pas une raison pour que nous imaginions nous-mêmes que le monde est monde pour tous animaux le même, si je puis dire,
- alors que nous avons tant de preuves que même si nous, notre corps, l'unité de notre corps nous force à le penser comme univers, c'est évidemment pas monde qu'il est, c'est *immonde*.

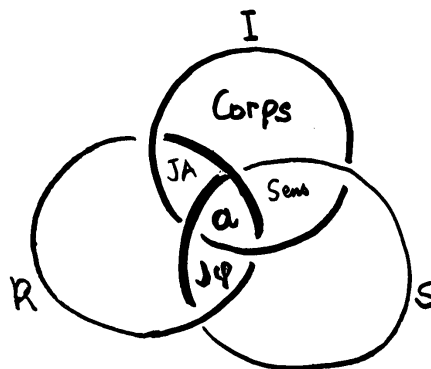
C'est quand même du malaise que quelque part Freud note, du « malaise dans la civilisation » que procède toute notre expérience.

Bon, ce qu'il y a de frappant, n'est-ce pas, c'est que le corps, puisque pour le désigner [lacune de 30"] Le corps, c'est très frappant qu'à ce malaise, il contribue. Il contribue d'une façon que nous savons très bien animer (animer, si je puis dire animer : les « animaux ») de notre peur. *De quoi* nous avons peur (ça ne veut pas simplement dire *à partir de quoi* avons-nous peur, hein !), de quoi avons-nous peur ? De notre corps. Oui, c'est ce que manifeste ce phénomène curieux sur quoi j'ai fait un séminaire toute une année, que j'ai dénommé de *L'angoisse*.

L'angoisse, c'est justement quelque chose qui se situe *ailleurs* : *dans notre corps*. C'est le sentiment qui surgit de ce soupçon qui nous vient, de nous réduire à notre corps (quand même, eh bien c'est très très curieux que cette débilité du parlêtre ait réussi à aller jusque-là, enfin, n'est-ce pas !). C'est qu'on s'est aperçu que l'angoisse, c'est pas la peur de quoi que ce soit, dont le corps puisse se motiver. C'est une « peur de la peur », et qui se situe si bien par rapport à ce que je voudrais aujourd'hui pouvoir quand même vous dire.

Puisque sur les soixante-six pages que j'ai eu la connerie de pondre pour vous, naturellement je m'en vais pas à me mettre à parler comme ça encore indéfiniment...

Ce que je voudrais bien vous montrer, c'est ceci. Dans ce que j'ai imaginé pour vous et que je lirai...[problèmes de micro dans la salle]. Dans ce que j'ai donc imaginé pour vous à identifier chacune de ces consistances comme étant celles de l'imaginaire, du symbolique et du réel, ce qui fait lieu et place pour la jouissance phallique est ce champ qui, de la mise à plat du nœud borroméen, se spécifie de l'intersection que vous voyez ici :

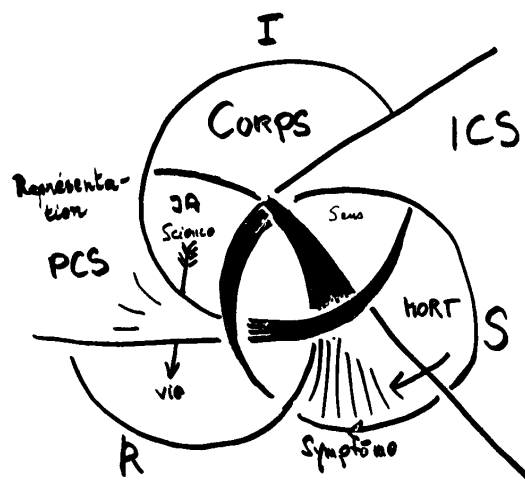


Cette intersection elle-même, telles que les choses se figurent du dessin, comporte deux parties puisqu'il y a une intervention du troisième champ, qui est ce point dont le coincement, le coincement central, définit l'objet *petit a*.

Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, c'est sur cette place du plus-de-jouir que se branche toute jouissance ; et donc ce qui est « externe » dans chacune de ces intersections, ce qui est externe, à un de ces champs,

- en d'autres termes ici la jouissance phallique, ce que j'ai là écrit du $J\Phi$, c'est ça qui en définit ce que j'ai qualifié tout à l'heure de l'*hors-corps*.
- De même, le rapport est le même de ce qui est le cercle de gauche¹⁵ où se gîte le réel, par rapport au sens. C'est bien, et c'est là que j'insiste, que j'ai insisté notamment lors de la conférence de presse, c'est que, à nourrir le symptôme, le réel, de sens, on ne fait que lui donner continuité de subsistance. C'est en tant au contraire que quelque chose dans le symbolique se *resserre* de ce que j'ai appelé le jeu de mots, l'équivoque, lequel comporte l'abolition du sens, que tout ce qui concerne la jouissance, et notamment la jouissance phallique peut également se resserrer.

Car ceci ne va pas sans que vous vous aperceviez de la place, dans ces différents champs, du symptôme.



La voici telle qu'elle se présente dans la mise à plat du nœud borroméen. Le symptôme est *irruption de cette anomalie en quoi consiste la jouissance phallique*, ce pour autant que s'y étale, que s'y épanouit ce manque fondamental que je qualifie du non-rapport sexuel.

C'est en tant que dans l'interprétation c'est uniquement sur les signifiants que porte l'intervention analytique que quelque chose peut reculer du champ du symptôme.

[C'est] dans le symbolique, le symbolique en tant que c'est lalangue, que c'est lalangue qui le supporte, et que le savoir inscrit de lalangue – qui constitue à proprement parler

¹⁵ lapsus : Lacan dit « de droite »

l'inconscient – s'élabore, qu'il gagne sur le symptôme. Ceci n'empêchant pas que le cercle marqué là du grand S ne corresponde à quelque chose qui de ce savoir ne sera jamais réduit, c'est à savoir l'*Urverdrängt* de Freud, ce qui de l'inconscient ne sera jamais interprété.

- En quoi est-ce que j'ai écrit au niveau du cercle du réel le mot *vie* ? C'est qu'incontestablement, de la vie, après ce terme vague qui consiste à énoncer le "jouir de la vie", la vie, nous ne savons rien d'autre. Et tout ce à quoi nous induit la science, c'est de voir qu'il n'y a rien de plus réel, (ce qui veut dire rien de plus impossible) que d'imaginer comment a pu faire son départ cette construction chimique qui, d'éléments répartis dans quoi que ce soit et de quelque façon que nous voulions le qualifier par les lois de la science, se serait mis tout d'un coup à construire une molécule d'ADN.

C'est-à-dire quelque chose dont je vous fais remarquer que très curieusement c'est bien là qu'on voit déjà, qu'on voit la première image d'un nœud. S'il y a quelque chose qui devrait nous frapper, c'est qu'on ait mis si tard à s'apercevoir que quelque chose dans le réel, et pas rien : la vie même, se structure d'un nœud. Comment ne pas s'étonner qu'après ça, nous ne trouvions justement nulle part (nulle part, ni dans l'anatomie, ni dans les plantes grimpantes qui sembleraient expressément faites pour ça) aucune image de nœud *naturel* ? Je vais vous suggérer quelque chose, est-ce que ça serait pas là le signe d'un autre type de refoulement, d'*Urverdrängt* ? Enfin quand même ne nous mettons pas trop à rêver, nous avons, avec nos traces, assez à faire !

Que la représentation, jusque et y compris le préconscient de Freud, soit justement ce qui fait que la JA que j'ai écrit,

et qui veut dire Jouissance de l'Autre, jouissance de l'Autre en tant que parasexué,

jouissance pour l'homme de la supposée femme, et inversement pour la femme (que nous n'avons pas à supposer puisque la femme n'existe pas, mais pour *une* femme, par contre) [de] l'homme (qui, lui, est *tout* hélas ! il est même toute jouissance phallique),

que pour cette *jouissance de l'Autre para-sexué*, qui n'existe pas, ne pourrait, ne saurait même exister que par l'intermédiaire de la parole,

de la parole d'amour notamment qui est bien la chose, je dois dire, la plus paradoxale et la plus étonnante

et dont il est évidemment tout à fait sensible et compréhensible que Dieu conseille de n'aimer que son prochain et non pas du tout de se limiter à sa prochaine, car si on allait à sa prochaine on irait tout simplement à l'échec, c'est le principe même de ce que j'ai appelé tout à l'heure l'archiraté chrétienne,

cette jouissance de l'Autre, c'est là que se produit ce qui montre qu'autant la jouissance phallique est hors-corps, autant la jouissance de l'Autre est hors-langage, hors-symbolique. Car c'est à partir de là, à savoir à partir du moment où l'on saisit ce qu'il y

a, comment dire, de plus vivant ou de plus mort dans le langage, à savoir la lettre, c'est uniquement à partir de là que nous avons accès au réel.

Cette jouissance de l'Autre, dont chacun sait à quel point c'est *impossible*, et contrairement même au mythe qu'évoque Freud, à savoir que l'Éros, ce serait faire un. Mais justement c'est de ça qu'on crève, c'est qu'en aucun cas deux corps ne peuvent en faire qu'un, de si près qu'on le serre ; je n'ai pas été jusqu'à le mettre dans mon texte, mais tout ce qu'on peut faire de mieux dans ces fameuses étreintes, c'est de dire « serre-moi fort ! » mais on ne serre pas si fort que l'autre finisse par en crever ! De sorte qu'il n'y a aucune espèce de réduction à l'un. C'est la plus formidable blague. S'il y a quelque chose qui fait l'un, c'est quand même bien le sens de l'élément, le sens de ce qui relève de la mort.

*

Je dis tout ça parce qu'on fait sans doute beaucoup de confusions, à cause d'une certaine aura, n'est-ce pas, de ce que je raconte, on fait sans doute beaucoup de confusions sur le sujet du langage : je ne trouve pas du tout que ce soit la panacée universelle ; c'est pas parce que l'inconscient est structuré comme un langage, c'est-à-dire que c'est ce qu'il a de mieux, que l'inconscient ne dépend pas étroitement de la langue, c'est-à-dire de ce qui fait que toute la langue, toute la langue est une langue morte, même si elle est encore en usage.

Ce n'est qu'à partir du moment où quelque chose s'en décape qu'on peut trouver un principe d'identité de soi à soi. Et c'est non pas quelque chose qui se produit au niveau de l'Autre, mais quelque chose qui se produit au niveau de la logique. C'est en tant qu'on arrive à réduire toute espèce de sens qu'on arrive à cette sublime formule mathématique de l'identité de soi à soi qui s'écrit $x = x$.

Pour ce qui est de la jouissance de l'Autre, il n'y a qu'une seule façon de la remplir, et c'est à proprement parler le champ où naît la science ; où la science naît pour autant que, bien entendu comme tout le monde le sait, c'est uniquement à partir du moment où Galilée a fait des petits rapports de lettre à lettre avec une barre dans l'intervalle, où il a défini la vitesse comme la différence... comme la proportion d'espace et de temps, ce n'est qu'à partir de ce moment-là, comme un petit livre que je crois a commis ma fille le montre bien, ce n'est qu'à partir de ce moment-là qu'on est sorti de toute cette notion en quelque sorte intuitive et empêtrée de « l'effort » [*impetus*], qui a fait qu'on peut arriver à ce premier résultat de la gravitation. Nous avons fait quelques petits progrès depuis.

Mais qu'est-ce que ça donne, en fin de compte, la science ? Ça nous donne à nous mettre sous la dent, à la place de ce qui nous manque dans le rapport, dans le rapport de la Connaissance comme je disais tout à l'heure, ce qui nous donne à cette place en fin de compte ce qui, pour la plupart des gens, tous ceux qui sont là en particulier, se réduit à des gadgets : hein ! la télévision, le voyage dans la lune. Et encore, le voyage dans la lune, vous n'y allez pas, il n'y en a que quelques-uns sélectionnés, mais vous le voyez à la télévision. C'est ça, c'est ça la science part de là. Et c'est pour ça que je mets espoir dans le fait que nous, passant au-dessous de toute représentation, nous arriverons peut-être à avoir sur la vie quelques données plus satisfaisantes.

Alors là la boucle se boucle, et ce que je viens de vous dire tout à l'heure, c'est à savoir que l'avenir de la psychanalyse est quelque chose qui dépend de ce qu'il adviendra de ce réel, à

savoir si les gadgets par exemple gagneront vraiment à la main, enfin si nous arriverons à devenir nous-mêmes animés vraiment par les gadgets. Je dois dire que ça me paraît peu probable, ça me paraît peu probable... Nous n'arriverons pas vraiment à faire que le gadget ne soit pas un *symptôme*. Car il l'est pour l'instant tout à fait, évidemment, il est bien certain qu'on a une automobile comme une fausse femme. On tient absolument à ce que ça soit un phallus, mais ça n'a de rapport avec le phallus que du fait que c'est le phallus qui nous empêche d'avoir un rapport avec quelque chose qui serait notre répondant sexuel. C'est notre répondant parasexué, et chacun sait que le « para », ça consiste à ce que chacun reste de son côté, que chacun reste à *côté* de l'autre.

*

Bon, ben voilà ! c'est à peu près, je vous résume, ce qu'il y avait là dans mes soixante-six pages. Avec ma bonne résolution de départ qui était de lire, n'est-ce pas, je faisais ça comme ça dans un certain esprit, parce qu'après tout, accaparer la lecture, c'était vous en décharger d'autant, mais peut-être faire que vous pourriez, et c'est ce que je souhaite, y lire quelque chose. *Si vous arriviez à vraiment lire ce qu'il y a dans cette mise à plat du nœud borroméen, je pense que ça serait là dans la main vous toper quelque chose qui peut vous rendre service autant que la simple distinction du réel, du symbolique et de l'imaginaire.*

Pardon d'avoir parlé si longtemps !